ment nous étaient jusqu'ici connus (§ 8 = Pauli Sent. 5, 28; § 9 = P. S. 5, 29, 1 ; § 11 = P. S. 5, 29, 2). Pour ces trois paragraphes déjà connus, les auteurs se sont servis du texte déjà existant ; mais alors, au § 8 de la nouvelle édition, pourquoi lisons-nous *aut curia submonentur* alors que la dernière édition de l'ancien texte des *Sentences* de Paul portait : *aut curia submouentur* (dans les *Fontes* de Florence, 1940)? Peut-être s'agit-il d'une simple erreur typographique, puisque, au § 12, les éditeurs, en un cas juridiquement voisin, ont rétabli *submouetur* et que, dans leur traduction allemande, le terme *submonentur* du § 8 et le terme *submouetur* du § 12 sont tous deux rendus par *entfernt*.

Vient ensuite (p. 25 à 57) une remarquable analyse de R. Marichal sur l'*Écriture du Paul de Leyde*. N'étant pas spécialiste de cette discipline, il nous est difficile de porter un jugement sur ce travail qui nous paraît très convaincant : « Il nous semble que le *Paul* de Leyde doit être à peu près contemporain du *Virgile*, *P. Caire* 85644 A, B + *P. Milanese* 1 = *P. Ryl.* 478, qu'on peut attribuer sans témérité au début du IV^e^ siècle, peut-être à la fin du III^e^ siècle... Le *Paul* est donc l'un des plus anciens manuscrits juridiques qui nous aient été conservés, l'un des plus anciens *codices* latins. »

Ernest Lévy signale ensuite (p. 61 à 78) l'importance que revêt pour l'histoire des sources le fragment des *Sentences* de Paul de Leiden, et Gian Gualberto Archi termine par une étude sur les nouveaux fragments et le droit criminel romain. Sans aucun doute, le parchemin de Leyde nous transmet l'expression du droit romain à l'époque des Sévères et nous offre des aperçus intéressants sur les principes et les modalités d'application procédurale de la fameuse *lex Julia repetundarum*. Bien que l'étude de notre collègue Archi soit remarquable, on se reportera avec intérêt à la publication de Feliciano Serrao, *Il Frammento Leidense di Paolo, problemi di diritto criminale romano*, sortie il y a un mois à peine des presses de Giuffré (1956, 142 pages).

Jean IMBERT.

Latin médiéval et humanisme.

Ernst Robert CURTIUS, *La littérature européenne et le Moyen Age latin*, traduit de l'allemand par J. BREJOUX [avec révision et correction du texte de la deuxième édition allemande] : Paris, Presses Universitaires, 1956, 738 pages, 1.960 francs.

La première édition de cet ouvrage, recensée dans cette Revue, t. XXVII, p. 396, portait la trace des conditions difficiles dans lesquelles il avait été composé, en particulier des lacunes de l'information dans l'Allemagne d'après-guerre ; la présente traduction est faite sur la seconde édition (1953), qui comporte de nombreuses corrections.

L'ouvrage vient s'inscrire dans la ligne tracée par l'œuvre immense de A. J. Toynbee, *A study of history*, qui a conduit les historiens à réviser leurs principes fondamentaux, particulièrement à définir les ensembles humains que l'auteur anglais appelle les « intelligible fields of study ».

R. Curtius prend son point de départ dans l'affirmation de Troeltsch que « la civilisation du moyen âge est encore à décrire ». Pourquoi? Parce que, répond Curtius, « sa littérature latine est encore insuffisamment explorée ». Et c'est pourquoi, ajoute-t-il (p. 15), nous avons intitulé notre enquête : *La littérature européenne et le moyen âge latin.*

Donc, deux directives. Pour l'une, la littérature, une notion préalable : la littérature européenne est une « unité spirituelle » qui commence à Homère et aboutit à Gœthe. Son étude comporte une méthode qui ne saurait être celle de l'histoire littéraire (p. 17), mais qui doit être historique et philologique. Ce n'est pas ici le lieu de critiquer cette attitude, qui a provoqué d'ardentes contradictions. Ce qui est de notre domaine, c'est le rôle du latin dans le moyen âge.

Sur ce point, les idées générales sont exposées au chapitre II, où R. Curtius, précisant la chronologie proposée par la plupart des historiens qui font commencer le moyen âge à des dates variant entre le IIIe et le VIIe siècle, déclare (p. 32) : « C'est seulement sous Charlemagne que prit corps définitivement ce que j'appelle le moyen âge latin. » « Cette notion, ajoute l'auteur, n'est pas courante dans la littérature historique, mais elle est indispensable pour le but que nous nous proposons. » Plus d'un lecteur hésitera à adopter cette raison, plus utilitaire que doctrinale. Mais elle se fonde sur le concept qui domine tout l'ouvrage : à savoir que la contribution apportée par Rome, c'est essentiellement « l'empreinte qu'ont donnée à tout le moyen âge sa conception de l'État, son Église et sa civilisation ; il s'agit là d'un phénomène d'une portée beaucoup plus grande que la survivance de la langue et de la littérature latine » (p. 32). Ce qui n'empêche que le chapitre suivant s'ouvre par l'affirmation liminaire : « La littérature fait partie de la culture », qu'une partie considérable de l'ouvrage est consacrée à l'histoire littéraire, et même à ce que l'auteur appelle la « technique microscopique de la philologie ».

L'ouvrage est si riche que même un examen limité à la partie latine dépasserait les bornes d'un compte-rendu. Qu'on en juge par les sous-titres : p. 28 : Le Moyen Age latin ; 38, La Romania ; 51 : La grammaire ; 76 : La rhétorique ; 89 et 547 : La fin de l'antiquité romaine, saint Jérôme, saint Augustin, Cassiodore et Isidore de Séville ; 99 : La topique ; 131 : D'Ovide à Claudien ; 157 : Les métaphores ; 179 : La poétique antique ; 213 et 234 : Virgile ; 536 : Quintilien ; 544 : Macrobe ; 547 : La science littéraire au début du christianisme...

Oserai-je dire que le principal intérêt de l'ouvrage, pour ce qui regarde les faits latins, est d'émaner d'un homme qui voit les choses « du dehors » ou, si l'on veut, d'en haut, c'est-à-dire qui fait abstraction des vues scolaires ou pédagogiques, des définitions et conceptions traditionnelles, pour repenser la matière étudiée? Qu'on regarde, par exemple, p. 179 ss., les définitions confrontées de la poésie et de la poétique ; p. 51 ss., celles de la grammaire et de la littérature ; p. 77 ss., celles de la rhétorique (« ce livre-ci, lit-on p. 157, pourrait s'appeler une *Nova rhetorica* ») ; p. 196 jusqu'à 247, celles des « topoi », que nous appelons plus volontiers les thèmes ; p. 185, la définition de la *prosa* appelée à désigner une forme de poésie ; p. 83, l'opposition de « l'asianisme, première forme du maniérisme européen, et de l'atticisme, première forme du classicisme » ; p. 304, la définition révolutionnaire du dit classicisme ; p. 87-88, la remarque, révolutionnaire aussi, et qui mériterait pour cela d'être développée, que « ce que nous entendons par composition ne répond à rien dans la théorie littéraire antique » (j'ajouterais volontiers : pas plus que dans l'art) ; p. 95 (cf. aussi p. 188), l'explication de *dichten* = *dictare* fondée sur des observations de A. Ernout dans cette *Revue* (à compléter par l'enquête plus récente de N. I. Herescu, ci-dessus, p. 132). Le souci qu'a l'auteur de « reposer » les questions, de repartir à zéro, ne va pas toujours sans risques ; il y aurait bien à discuter sur l'interprétation du terme ποίησις (p. 179 ss.), sur le sens donné à « discours » (p. 182), qui est à mon avis plus près du grec λόγος que du latin *oratio* ; sur l'interprétation de l'hyperbate (p. 133), qui est moyen d'expression avant d'être figure de style ; ce n'est pas assez de dire (p. 186) que « la prose artistique de l'antiquité... comptait les syllabes au terme des phrases » ; dans le chapitre consacré au maniérisme (p. 331 ss.), il est peut-être discutable de prendre comme exemple Lucain et de le ranger à côté d'Ovide, même si l'on distingue « sept sortes principales de maniérisme » (p. 353), même si l'on inclut le maniérisme dans le baroque, ou inversement, même si au maniérisme du style ou ajoute celui des idées (p. 354) ; il y aurait aussi des réserves à faire sur le dit maniérisme chez saint Augustin, étudié en particulier sous l'aspect de l'isocolie, que R. Curtius signale très justement p. 93, mais qu'il qualifie bien abusivement, à mon avis, d' « harmonie solennelle », par laquelle « la rhétorique devient poésie ». Mais chaque chapitre déborde tellement d'idées, de faits, d'exemples, d'interprétations originales, hardies, subtiles, que notre adhésion ne se tient pas sans scrupule sur la réserve.

Je dois dire que ce qui gêne parfois le lecteur, c'est la richesse exubérante de l'ouvrage, la densité de la pensée, la variété des points de vue qui font parfois perdre le fil, sans compter que l'ouvrage, dont

la table des matières fait apparaître le caractère composite, porte la surcharge de vingt-cinq Excursus ! Il faut dire que le défaut est corrigé par l'addition d'un abondant *Index analytique* et surtout d'un *Épilogue* où l'auteur ordonne si éloquemment l'ampleur de ses conceptions qu'on aimerait presque recommander au lecteur d'aborder l'ouvrage par ce bout.

— La rédaction française est de qualité. Je m'excuse de signaler, en vue de possibles éditions futures, que l'accentuation du grec serait parfois à réviser ; pour le latin, il y aurait à rétablir p. 72 *uirtutis* ; p. 110 *uitanda* ; p. 124, n. 1 *ordinis* ; p. 252 *numinibus* ; p. 704 *sin usque* ; l'allemand *miteinander* est à restituer p. 398, *Epistolographen* p. 511.

J. Marouzeau.

J. Chevalier, *La pensée chrétienne* (*Histoire de la pensée*, II) : Paris, Flammarion, 845 pages, 2.500 francs.

Je crois devoir signaler ici cet important ouvrage, parce qu'il est la suite de celui qu'a recensé M. J. Cousin dans cette *Revue*, t. XXXIII, p. 482. Il échappe cependant quelque peu à notre emprise, tant par son contenu que par son esprit. D'une part, en effet, toute la seconde partie du volume, la plus importante, a trait aux développements du christianisme et de la chrétienté à partir du Moyen Age ; d'autre part, l'inspiration du livre est et se flatte d'être dogmatique : « Le message du Christ, dit l'Avertissement, marque de sa profondeur ces pages qui font appel non pas seulement à l'esprit, mais à l'âme, non pas seulement à la curiosité de l'homme, mais au souci qu'il doit avoir de donner à la vie son véritable sens. » L'étude procède donc, au sens le plus honnête du mot, d'un « parti pris », et se dérobe de ce fait pour une bonne part à notre examen.

Ceci dit, il faut reconnaître que le domaine qui nous appartient est richement exploité dans les premiers chapitres de l'ouvrage, depuis saint Paul jusqu'à saint Thomas, pendant la période où le christianisme prend la succession de la pensée antique. Au reste, l'auteur, au cours de ces huit cent quarante-cinq pages de texte serré, fait preuve des éminentes qualités et du savoir encyclopédique que M. J. Cousin s'est plu à signaler, tout en présentant des réserves auxquelles il est difficile de ne pas souscrire. Mais le détail de la critique appartient moins à une revue de caractère général comme est la nôtre qu'à des périodiques spécialisés, auxquels il conviendra de se référer pour rendre à cet ouvrage monumental l'hommage qu'il mérite.

J. Marouzeau.

Analecta Mediaevalia Namurcensia : Louvain-Lille.

— T. IV : Pierre le Chantre, *Summa de Sacramentis et Animae Consiliis*. Première partie, texte inédit publié et annoté par J.-A. Dugauquier : 1954, xciii-204 pages.

Cet ouvrage s'inscrit dans une série de publications dont il convient tout d'abord de souligner l'intérêt et les mérites. Cette « Collection de textes et d'études publiée par le Centre d'études médiévales » de Namur est jeune, mais elle se fait remarquer par son admirable vitalité : les cahiers se succèdent rapidement et s'imposent par leur valeur. Il faut, de nos jours, une belle hardiesse pour faire paraître en des volumes aussi bien présentés des éditions de textes rares ou inédits et des travaux tendant à faciliter et à approfondir la connaissance de la philosophie et de la théologie préscolastiques, si précieuse pour une appréciation plus large et mieux fondée de la pensée médiévale en général. C'est strictement une édition que nous offre M. Dugauquier de la *Summa de Sacramentis* de Pierre le Chantre, un des prédicateurs et des professeurs les plus écoutés à Paris dans le troisième tiers du xii^e^ siècle. Cette somme est essentiellement une œuvre de théologie morale. Dans son introduction, l'auteur étudie fort en détail les sept manuscrits qui nous transmettent le texte, sous des formes d'ailleurs assez diverses. M. Dugauquier reproduit le texte du manuscrit le plus ancien. Il a pris soin d'en faciliter la lecture par des subdivisions et des titres qui aèrent l'ouvrage. Il identifie les citations. Seul l'apparat critique ne nous satisfait pas entièrement : il est beaucoup trop touffu, il ne permet pas de de déterminer aisément d'après quelle leçon de quel manuscrit l'éditeur a corrigé son manuscrit de base, il contient toutes les variantes orthographiques, dont il faut bien dire que beaucoup ne présentent aucun intérêt. Un apparat critique ne se justifie que par son utilité pratique, sinon il représente un travail que l'éditeur et le lecteur pourraient en grande partie économiser. Nous n'avons ici que la première partie de cette utile édition. Deux autres volumes sont annoncés. Souhaitons que leur publication ne soit pas retardée.

— T. V : *Florilegium Morale Oxoniense* (Ms. Bodl. 633), prima pars : *Flores Philosophorum*, texte publié et commenté par Ph. Delhaye : 1955, 130 pages.

Comme pour l'ouvrage précédent, c'est le désir d'éclairer par des textes la philosophie morale du xii^e^ siècle qui a poussé M. l'abbé Delhaye, dont les travaux dans ce domaine sont déjà nombreux, à publier la première partie de ce Florilège, consacrée aux auteurs philosophiques ; la seconde

partie, consacrée aux auteurs littéraires, sera incessamment publiée dans la même collection par les soins de M. Talbot. M. Delhaye ne s'est pas contenté de nous offrir le texte, de nous présenter le manuscrit : non seulement il a identifié toutes les citations qui constituent le Florilège, non seulement il a dressé toutes les tables désirables (termes latins, sujets traités, noms de personnes, citations explicites et implicites), mais il a joint à l'édition un commentaire d'ensemble. Traitant successivement du bien et du mal, de l'âme, de la vertu, du vice, de l'homme mauvais et de l'homme sage, l'auteur du Florilège expose les idées platoniciennes, empruntées pour la plupart au *De Platone* d'Apulée qu'il reproduit en y intégrant de nombreux autres textes. Cette publication intéresse à la fois le philologue, le philosophe et le théologien, comme le dit M. Delhaye, qui démontre, s'il en était besoin, que l'histoire des idées et de la littérature du Moyen Age ne forme qu'un seul ensemble complexe et indivisible.

Yves Lefèvre.

— T. VIII : Godefroy de Saint-Victor, *Fons philosophiae*, texte publié et annoté par P. Michaud-Quantin : 1956, 68 pages.

Ce nouveau volume des *Analecta Namurcensia*, nous parvenant au moment où la *Revue* est déjà composée, ne peut être ici que brièvement mentionné. Il faut, certes, féliciter l'auteur de ce qu'on peut appeler son abnégation, car quel texte ingrat que ces huit cent trente-six vers consacrés à décrire symboliquement la formation d'un religieux victorin ! La recherche même de ses sources est décevante, car on ne trouve dans tout le poème que « quelques allusions trop générales pour être intéressantes » (p. 30) ; sa valeur documentaire, en particulier pour la connaissance de ce qu'a été l'enseignement médiéval dans le milieu scolaire parisien, ne dépasse pas celle de témoignages connexes ; quant à l'intérêt littéraire de ces deux cent neuf strophes de quatre vers, le mieux qu'on puisse faire, c'est de n'en rien dire (cf. p. 24-25) ; seulement on aimerait voir définir la structure de cette métrique qui repose sur des vers rimés de treize pieds (*sic*) avec césure après le septième (il faut entendre évidemment « treize syllabes », car aucune indication n'est donnée sur une métrique ni quantitative ni accentuelle ; il s'agit d'une variété du vers des « goliards » dont M^lle^ S. Corbin donne un échantillon dans son *Office de la conception de la Vierge*, p. 57.) L'édition précédente de ce texte date de près d'un siècle ; on saura gré à M. Michaud-Quantin de l'avoir mise à jour.

J. Marouzeau.

C. KUMANIECKI, *Andreae Fricii Modrevii Opera Omnia*, t. II : *Orationes*, et t. III : *De Ecclesia Liber Secundus* (Academia Scientiarum Polona) : Varsovie, 1954-1955, 200 et 362 pages.

M. Kumaniecki continue l'édition des œuvres de l'humaniste et théologien polonais Andrej Frycz Modrewski. Il s'agit dans ces deux volumes d'ouvrages polémiques : discours sur le châtiment de l'homicide, sur le concile de Trente, discussions sur les problèmes soulevés par la Réforme à propos de l'Eucharistie, de la liturgie, du mariage des prêtres, du purgatoire, sujets sur lesquels l'auteur cherche à concilier les thèses catholiques et luthériennes. M. Kumaniecki explique en introduction comment il a établi son texte d'après les diverses éditions du XVI^e siècle qui l'ont conservé ; il joint au texte des notes historiques et les références des citations, le tout en latin. C'est une édition bien présentée, qui peut grandement faciliter la tâche aux historiens des idées en Europe au XVI^e siècle.

Yves LEFÈVRE.

Luis DE PINA et M. Helena DA ROCHA PEREIRA, *Thesaurus pauperum*, atribuido a Pedro Hispano, texto latino, com traduçao e notas : Porto, Centro de Estudos Humanisticos, 1954-1955.

— M. Helena DA ROCHA PEREIRA, *Notes lexicographiques sur le « Thesaurus pauperum »*, extrait de l'*Archivum Latinitatis Medii Aevi* (*Bulletin du Cange*), t. XXIV (1954), p. 227-270.

Le *Thesaurus pauperum* est un vaste recueil de recettes médicales, très répandu en Occident du XIII^e au XVIII^e siècle. Les manuscrits qui nous le transmettent sont très nombreux et le texte a naturellement reçu de multiples additions et subi des modifications au cours des ans. M^lle da Rocha Pereira a recherché tout ce que manuscrits et éditions peuvent apprendre sur l'histoire de cet ouvrage. C'est le fruit d'une longue et délicate enquête qu'elle nous présente avec une édition et une traduction en portugais ; le D^r Luis de Pina fait précéder cette publication d'une étude sur la place qu'occupe le *Thesaurus pauperum* dans l'histoire de la médecine et de la littérature médicale. Le texte, établi par M^lle da Rocha Pereira, tend à montrer ce qu'ont été la première version du *Thesaurus pauperum* et ses transformations, car on peut y distinguer le fond commun et les additions propres à chacune des trois traditions que le classement des manuscrits a mises en lumière. Sans doute, nous aurions quelques réserves à faire sur la méthode selon laquelle l'édition a été conduite : on ne voit pas bien quels sont les critères d'après lesquels l'éditeur corrige son manuscrit de base, et de plus les corrections ne sont signalées qu'au sein d'un apparat critique assez touffu. A vrai dire,

ces inconvénients ne sont pas ici très graves, puisqu'il s'agit d'un texte dont la valeur littéraire est nulle et dont on ne peut espérer connaître la forme originale. Le *Thesaurus pauperum* doit être seulement considéré comme un document important pour l'histoire des sciences ; il intéresse aussi l'histoire du vocabulaire, principalement du vocabulaire des sciences et techniques médicales. A cet égard, M^lle^ da Rocha Pereira fournit un utile instrument de travail. Elle a elle-même apporté une intéressante contribution à la lexicologie latine par son article du *Bulletin du Cange*, où elle réunit tous les matériaux que l'on peut tirer du *Thesaurus pauperum*.

Yves LEFÈVRE.

Ulla WESTERBERGH, *Chronicon Salernitanum, A critical edition with Studies on Literary and Historical Sources and on Language* : Stockholm, Almquist et Wiksell, 1956, XXX-362 pages (*Acta Universitatis Stockholmiensis, Studia Latina Stockholmiensia*, III).

Le *Chronicon Salernitanum* est une continuation de l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre ; il fut composé peu après 974 par un moine de Salerne. Ce texte avait été déjà édité, notamment par Pertz dans les *M. G. H.* La présente édition constitue un progrès considérable ; elle se recommande par sa minutie et sa fidélité au manuscrit, les corrections jugées nécessaires étant expliquées et discutées. L'introduction, l'appareil critique, les notes critiques peuvent satisfaire toutes les curiosités et toutes les exigences. On pourrait ne voir là que l'édition d'un document historique, avec index des noms et tout l'appareil critique désirable. Mais l'auteur y a joint une étude des sources et une étude de la langue. Nous ne dirons rien de la première, qui relève, avec le soin qui caractérise l'ensemble de cet ouvrage, tous les rapprochements possibles avec les autres textes littéraires ou historiques connus. Mais nous ne pouvons nous défendre d'éprouver devant l'étude linguistique un sentiment assez mêlé. L'auteur présente, bien classés, tous les faits de langue qu'il a pu trouver dans le texte : orthographe, phonétique, morphologie, syntaxe, vocabulaire, le tout complété par un index grammatical. Cet exposé est plein de faits intéressants et devrait être fort utile pour l'histoire du latin tel qu'on pouvait l'écrire et le parler en Italie du Sud au x^e^ siècle. Mais le texte ne nous est parvenu que par l'intermédiaire d'un manuscrit du XIV^e^ siècle assez délabré. L'auteur a beau nous prouver, avec arguments paléographiques à l'appui, que ce manuscrit tardif reproduit d'assez près un manuscrit ancien, il n'en reste pas moins qu'on doit formuler de sérieuses réserves sur la valeur de ce texte comme document linguistique du x^e^ siècle.

Yves LEFÈVRE.

Paul Renucci, *Dante disciple et juge du monde gréco-latin*, II : Paris, Les Belles-Lettres, 1954, in-8° 486 pages (Collection *Les Classiques de l'Humanisme*).

Avec ce second volume — le premier avait pour sous-titre *l'Aventure de l'humanisme européen au moyen âge* — s'achève la thèse monumentale de P. Renucci, professeur à l'Université de Strasbourg. Soutenue en 1951, publiée en 1953-1954, elle ne fait pas double emploi avec le *Dante humaniste* d'Aug. Renaudet, qui a paru dans la même collection en 1952 et qui est orienté vers l'humanisme chrétien.

Dans la première partie, M. Renucci trace la biographie intellectuelle de Dante. Chemin faisant, il discute de nombreux problèmes, entre autres celui du prétendu séjour de l'Alighieri à Paris. Il établit, à la fin, une liste des livres antiques et médiévaux que le poète a *certainement* lus : théologiens, philosophes, savants, moralistes, poètes, encyclopédistes et théoriciens.

Dans la seconde, il précise l'emploi de la mythologie dans la *Divine Comédie* : généralement moralisée ou allégorique, parfois (et, ici, l'on pense déjà à la Renaissance) uniquement pittoresque. Puis il passe au monde grec et enfin au monde latin : l'histoire de la Rome antique, telle que Dante l'interprète, depuis l'aventure d'Énée jusqu'à l'aube du christianisme.

Un copieux index des noms d'auteurs, d'œuvres, de personnages et de lieux facilite l'utilisation de ce livre complexe, mais clair, où l'on pourra signaler tel oubli ou telle erreur de détail, mais qui apporte une très importante contribution à l'histoire de cet humanisme médiéval au milieu duquel M. Renucci situe son héros.

Les écrivains romains dont les noms reviennent le plus souvent sont Cicéron, Virgile, Ovide, Stace, Lucain. Parmi les matières très nombreuses qui sont traitées dans les chapitres et dans les notes, citons le problème théologique du salut des Gentils, l'attitude de Dante envers Caton et César, la légende du jugement de Trajan, la donation de Constantin, etc...

Raymond Lebègue.

Ouvrages scolaires.

M. Rousselet, *Grammaire élémentaire du latin* (Cours Greiner et Billoret) : Paris, Classiques Hachette, 1956, xviii-110 pages.

Nouveau manuel : nouvelle gageure. Tout est mis en œuvre ici pour rendre aux élèves l'apprentissage de la grammaire aisé, efficace et attrayant : tableaux, images, enclaves en couleur, jeux de caractères et de composition typographique... Quant au mécanisme de la langue, il